

inconnu où elle pût garder toujours, en le cachant à tous les regards, le bonheur de posséder Dieu. C'est la même sublime inspiration qui poussera plus tard à la même charmante erreur une sainte Catherine de Sienne et une sainte Thérèse. Ramenée à ses parents, elle apprit qu'aux yeux de Dieu une humble soumission vaut mieux mille fois que les plus belles initiatives, et que la perfection de son amour devait se manifester par une parfaite dépendance de ceux que Dieu avait revêtus du caractère de sa puissance pour la conduire. Elle n'oublia jamais la leçon donnée dans une pareille circonstance, et c'est par cette humilité et cet esprit de dépendance qu'elle parvint en effet au sommet de la perfection.

Il lui en coûta plus d'un sacrifice, d'être aussi entièrement abandonnée à la volonté d'autrui. La plus lourde épreuve pour son âme, attirée chaque jour davantage vers une vie cachée, fut de constater encore, dès l'âge de seize ans, comme elle l'avait fait déjà, que Dieu inspire beaucoup de grands desseins dont il ne donne pas l'accomplissement. Son père l'avertit alors qu'elle se disposât à recevoir le seigneur Albert, un des premiers gentilshommes du royaume, qu'il lui destinait pour mari.

Cette nouvelle, qui renversait tous ses plus chers projets, fut pour la jeune fille un coup de foudre ; néanmoins, toujours égale à elle-même et fidèle à la volonté divine, elle se soumit doucement au joug du mariage.

Elle trouva, dans ce nouvel état, la voie de la sainteté, et un époux assez chrétien pour ne pas s'opposer à ce qu'elle y marchât. Rejetant tout ce qui pouvait être ou paraître, dans sa vie, une attache au monde, dont elle s'était depuis longtemps séparée dans son cœur, la sainte princesse n'eut d'attention et de soin que pour les pratiques d'une piété qu'elle savait rendre aussi profitable au prochain qu'agréable à Dieu. Son temps était partagé entre ses nombreux devoirs, la prière, et les œuvres de miséricorde. Elle employait une partie du jour à prier Dieu, et la nuit, lorsque le sommeil de son mari lui permettait d'échapper à la surveillance de celui-ci, elle se glissait doucement hors de son lit, et, à genoux, prolongeait pendant des heures ses ferventes oraisons. Quand l'absence du prince la laissait tout à fait libre, elle prenait de sanglantes disciplines ; lui présent, elle cachait ses mortifications, et se contentait du jeûne et de cilice. Ennemie de l'oisiveté, elle donnait ses loisirs